



Hiérarchies des luttes en *Critical Management Studies* : perspective écoféministe et alternativité post-humaniste

Résumé :

Les recherches en *Critical Management Studies* sur les organisations alternatives sont en plein développement, notamment sous l'impulsion des discussions autour de la performativité critique et de la nécessité d'un engagement de la part du chercheur. Néanmoins, elles ont tendance à constituer le capitalisme comme seul point de référence pour une considération de l'alternativité (Dorion, 2017), omettant de prendre en compte un ensemble d'autres formes d'oppression et leur interconnectivité. En prenant pour exemple l'absence des questions animales en CMS, et appui sur la pensée écoféministe de Val Plumwood, nous développerons les raisons épistémiques qui puissent expliquer cette contingence et hiérarchisation des luttes sociales, aux implications fortes sur la constitution de ce champ de recherche et les choix de ses chercheurs. Ce travail montrera ainsi notamment la nécessité d'étendre la compréhension de l'alternatif à un ensemble de « nœuds d'oppression », et d'en considérer l'intersectionnalité d'un point de vue post-humaniste.

Mots-clés : *Critical Management Studies*, Organisations Alternatives, Ecoféminisme, Epistémologie, Non-Humains

Hiérarchies des luttes en *Critical Management Studies* : épistémologie écoféministe et alternativité post-humaniste

1. INTRODUCTION

La recherche en *Critical Management Studies* (CMS) (Prasad et al., 2016) est en pleine institutionnalisation, et ce malgré le développement de nombreux obstacles politiques, en témoignent, par exemple, les récentes critiques adressées au monde académique de la part des ministères français de l'éducation nationale et de l'enseignement supérieur, ou, en Grande Bretagne, le désengagement financier d'universités telles que celle de Leicester envers des disciplines comme les CMS ou l'économie politique. Ces critiques condamnent notamment la proximité de telles disciplines avec certaines théories politiques, et l'engagement des chercheurs vis-à-vis de certaines luttes sociales.

Le champ des CMS, en lui-même, est traversé par des discussions récurrentes sur les objectifs de la recherche critique en sciences de gestion, et sur l'impact que celle-ci devrait avoir sur la société et ses transformations. Notamment, les débats récents sur le concept de « performativité critique » (Spicer et al., 2009) attirent l'attention sur la place des CMS et de ses acteurs dans une perspective d'émancipation et de réponse aux problématiques sociales et environnementales. Alors que l'objectif premier des CMS était de proposer une problématisation et une déconstruction de différents concepts et pratiques managériaux, des chercheurs ont appelé à dépasser cette perspective dite « antagonistique », pour s'engager vers une version « agonistique » et positive de l'engagement critique du chercheur (Parker et Parker, 2017). Ils suggèrent notamment de participer à la démocratisation et au développement d'alternatives, d'utopies réelles, et de discours contre-hégémoniques en leur accordant une place légitime dans nos schèmes de pensée (Zanoni et al., 2017). Cette perspective impliquerait alors la mise en place d'un jugement normatif sur ce qui est moral ou non, bon ou mauvais, et sur l'identification d'un adversaire, d'un foyer de la contestation critique (Périlleux, 2015). Cette définition d'un adversaire, permet alors, en parallèle, de porter l'attention sur ses alternatives.

Cette vision émancipatrice de la critique aurait ainsi entraîné le développement de recherches sur les organisations dites « alternatives ». Le *Routledge Companion to Alternative Organization*, édité par Parker et al. (2014), y fait figure de référence, et les présente comme des formes « non-capitalistes » d'organisation, au potentiel radical de transformation sociale (p. 19). L'adversaire sur lequel baser cette forme de critique émancipatoire est donc clairement

identifié comme étant le capitalisme, ayant un effet réducteur. Cette définition témoignerait en effet d'une forme de « capitalocentrisme » : bien que déjà dénoncé par Gibson-Graham (2006) dans le sens où ne laisserions pas de place ni d'espoir à des formes non capitalistes d'économies. Ce capitalocentrisme aurait également des impacts sur la conduite de la recherche critique. Il impliquerait en effet la concentration de la critique à l'endroit d'un ennemi commun, englobant, réduisant dès lors l'analyse et ses objets. Ce travail prolonge celui de Dorion (2017), qui déplore également « *la réduction de ce qui est alternatif à ce qui est alternatif au capitalisme, excluant de fait toute réflexion qui ne s'intéresse pas prioritairement au capitalisme comme système duquel se départir* » (p. 144) et, de fait, l'effacement de pensées systémiques sur les différentes formes d'oppression.

Dans ce travail, nous nous positionnons ainsi dans la lignée de la pensée de Bell et al. (2016), ou encore de Fotaki et Harding (2012), afin de montrer comment le champ des CMS est, lui aussi, sédimenté autour de rationalités bien établies, où des processus de domination et de résistance peuvent être observés. Nous souhaitons en cela, mettre en avant le caractère discursivement situé et contingent de la critique, et la hiérarchisation des problématiques et luttes sociales qui s'ensuit en CMS. Pour cela, nous prenons appui sur l'apparent oubli de l'animal en pensée critique, et proposons de développer les raisons épistémiques à un tel décentrement. Nous nous demanderons ainsi : « *Comment l'oubli de l'animal dans l'élaboration d'une pensée critique en sciences de gestion peut-il nous renseigner sur les processus de domination à l'œuvre en CMS ?* »

En nous reposant sur la pensée écoféministe de Plumwood (1993), nous souhaitons montrer l'intérêt de penser la structuration *carnophallogocentrique* (Derrida, 1989) de la connaissance critique en sciences de gestion. Cette structuration aurait une incidence sur la priorisation des problématiques à considérer, et en cela, sur les chercheurs et leurs légitimités à porter certaines voix. En suivant les termes développés par Michalon (2017), nous souhaitons dans cet article répondre à trois objectifs *d'objectivation*, de *réparation* et de *critique*, objectifs qui viennent structurer ce travail. Nous montrons, dans un premier temps, comment la critique en CMS est contingente et omet de considérer les animaux comme objets de recherche, et, dans un second temps, comment la pensée des *Animal Studies* peut être un champ légitime à partir duquel penser l'alternativité. Puis, nous répondons à un objectif critique dans la désignation des racines épistémiques qui auraient participé à cette occultation.

2. ORGANISATIONS ALTERNATIVES ET « CAPITALOCENTRISME » : QUESTIONNER LA CONTINGENCE DE LA CRITIQUE SOCIALE

En sciences de gestion, le champ de littérature des « *Critical Management Studies* » (CMS) (Prasad et al., 2016) évolue depuis les années 1990 afin de problématiser les concepts de management existants et en démontrer le caractère socialement et idéologiquement construit.

Cette démarche de déconstruction s'applique par exemple à des concepts tels que celui de *leadership* (Alvesson et Spicer, 2012 ; Grint, 2005 ; MacKillop, 2017), d'*entrepreneur* (Knights et Willmott, 2012) ou de *Développement Durable* (Bnaerjee, 2003) afin d'en montrer la contingence et le caractère non naturel ou nécessaire. Cette vision de la critique s'applique également à l'étude de potentielles alternatives, et vise à montrer la manière dont celles-ci persistent, malgré tout, à reproduire certaines relations de pouvoir. Par exemple, certains travaux montrent comment les entreprises dites sociales reproduisent une logique néolibérale, en mettant l'accent sur le marché comme solution aux problèmes sociaux (Garrow et Hasenfeld, 2014). Ce premier champ vise donc à dénaturer, et engager une démarche réflexive sur les théories développées en sciences de gestion (Fournier et Grey, 2000).

Cette posture a néanmoins été remise en cause par certains chercheurs, qui en pointent le caractère « inachevé », et qui promeuvent une nouvelle forme d'engagement académique qui viserait à « décrire et défendre certaines organisations qui luttent contre le contexte actuel » (Parker et Parker, 2017, p. 1378), dans une volonté de produire une « bibliothèque d'études de cas alternatives » (p. 1382).

2.1. PERFORMATIVITE CRITIQUE ET ORGANISATIONS ALTERNATIVES : UNE APPROCHE NORMATIVE DE LA CRITIQUE

Cette volonté évolue autour de l'idée de « performativité critique » (Spicer et al., 2009). Les débats qui ont émergé autour de cette notion viennent engager une discussion sur le rôle du chercheur dans la transformation sociale (Alvesson, 2020 ; Leca, Gond et Barin-Cruz, 2014 ; Huault, Perret, Spicer, 2014 ; Huault et al., 2014). Pour Spicer et al. (2009), la performativité critique implique pour le chercheur d'intervenir directement dans les pratiques et discours managériaux. Cette approche de la critique nécessite alors le développement d'un regard affirmatif et pragmatique, mais surtout, normatif (Spicer et al., 2009).

L'objectif serait de favoriser des formes de changement social, par exemple, en produisant des « effets de subjectivation émancipatoires » (Huault et al., 2014). Plus spécifiquement, ce projet de performativité appuie l'idée de porter un nouveau regard positif sur les hétérotopies (Spicer

et al., 2009). S'inspirant du travail de Foucault, il s'agit ainsi d'explorer des espaces spécifiques, ancrés dans le monde réel, où des individus viendraient mettre en pratique des utopies, des imaginaires socio-politiques alternatifs. Parce que ces formes organisationnelles prolongeraient le projet de performativité sur le terrain, l'objectif pour le chercheur serait d'« archiver », au sens de Derrida (1995), les formes organisationnelles alternatives, afin de les démocratiser et normaliser leur pensée, comme le suggèrent Zanoni et al. (2017). A partir de là, un intérêt croissant vis-à-vis des « organisations alternatives » a pu être observé (Parker et al., 2014), celles-ci étant considérées comme des « alliées » dans le changement social (Parker et Parker, 2017).

Cette perspective rejoint notamment certains travaux en géographie économique, qui se sont développés à partir de la pensée de Gibson-Graham autour des « économies diverses » (Gibson-Graham, 2006). Ces dernières suggèrent la nécessité de s'engager avec un processus de « théorisation faible », sur la base des travaux de Sedgwick (2003), théorisation qui « accueille la surprise, entretient l'espoir, fait des connections, tolère la coexistence et développe du *care* pour la nouveauté » (p. 8), et qui offre de l'espace pour le champ des possibles. A l'inverse, pour Gibson-Graham, une théorisation « forte » viendrait simplement prolonger les connaissances existantes qui ne font que confirmer ce que nous saurions déjà : que le monde est un lieu de domination et d'oppression systémique dont on ne pourrait échapper. Pour Gibson-Graham, au contraire, des organisations locales et alternatives peuvent coexister avec des organisations traditionnelles et capitalistes, promouvant de nouvelles valeurs. L'objectif, pour elles, serait donc de dépasser une approche essentialiste et réductionniste de l'économie politique radicale, et d'explorer le développement de nouveaux espaces.

En CMS, la plupart des travaux étudiant ces formes organisationnelles alternatives reposent sur une première définition donnée par Parker et al. (2014), qui leur donne trois critères minimaux. Premièrement, les organisations alternatives doivent promouvoir *l'autonomie*, en développant une perspective critique vis-à-vis des effets aliénants du travail, et en proposant un espace pour l'expression des identités individuelles (Reedy, King, Coupland, 2016). Deuxièmement, les organisations alternatives doivent défendre des valeurs de *solidarité*, en développant des formes organisationnelles qui donnent du pouvoir à tous leurs membres et poursuivent des objectifs de justice sociale. Par exemple, de nouveaux modes de coopération sont mis en avant dans leur manière de construire des formes d'organisation non hiérarchiques. Enfin, le critère de *responsabilité* met en avant la nécessité pour les organisations alternatives de s'assurer de la prise en compte d'éléments externes à l'organisation, et de poursuivre des objectifs à long terme

liés à la justice sociale ou à l'environnement. Ce dernier critère implique néanmoins une considération normative de la responsabilité et des valeurs qui y sont associées. Il questionne sur les formes de responsabilité à mettre en place et à soutenir en tant que chercheur, et sur les acteurs à intégrer dans cette dernière.

2.2. CAPITALOCENTRISME ET HIERARCHISATION DES PROBLEMATIQUES : LA CRITIQUE COMME DISCURSIVEMENT SITUEE

Ce champ d'étude définit en effet, la plupart du temps, l'alternativité en fonction d'un seul référentiel : celui du capitalisme. Ce « capitalocentrisme », bien que déjà dénoncé par Gibson-Graham (2006) dans le sens où nous n'accorderions pas d'espoir à d'autres formes d'économies, ne laisse pas de place également à des contre-discours problématisant l'existence d'autres relations de pouvoir, et questionnant leurs interrelations dans la recherche sur les organisations alternatives et le déploiement de leur responsabilité. Dans cette compréhension, le politique est donc réduit à l'économique, empêchant de penser la spécificité d'autres rapports sociaux.

Comme évoqué plus haut, cette problématique est déjà évoquée par Dorion (2017), qui montre la nécessité d'intégrer les théories féministes et les questions de genre dans l'étude de l'alternativité. Également, sur les questions environnementales, qui prennent de plus en plus de place en CMS, les perspectives théoriques abordées sont limitées, à l'exception des certains travaux qui mettent par exemple en avant des approches post-coloniales (voir, par exemple, Banerjee et Arjaliès, 2021). Certaines problématiques et/ou approches pour les étudier sembleraient ainsi avoir plus de légitimité que d'autres pour les chercheurs, dans l'exploration des alternatives. Or, des approches post-humanistes pourraient avoir des impacts différents sur le concept de responsabilité, et impliqueraient d'intégrer les non-humains dans l'analyse.

Les CMS seraient ainsi sédimentées autour de rationalités bien établies, et autour d'une forme de critique normative qui donnerait priorité à des approches spécifiques. En cela, il semble nécessaire de problématiser cette approche de la théorie critique traditionnelle, qui donnerait à la science critique un intérêt et une finalité émancipatoire et universelle. Par exemple, en considérant la possibilité d'une émancipation et d'une forme de discours « juste », permettant de libérer les individus de la domination, un penseur critique comme Habermas accepterait intrinsèquement l'idée de l'existence d'une réalité indépendante à subjectivité humaine et donnerait alors à ses propres théories le statut de vérité (Herzog, 2016). Contrairement à cette dernière, nous ne considérons pas la possibilité d'une liberté sans pouvoir et nous nous alignons ainsi avec la déconstruction d'une figure de l'émancipation (Laclau, 1996).

La critique ne doit, en cela, pas être considérée comme affranchie de distorsions idéologiques, et donc comme positionnée en dehors du discours ou du symbolique : elle en reste également structurée. Les luttes sociales peuvent être ainsi considérées comme étant contingentes, de même que les espaces de production académiques qui les supportent. Dès lors, en s'engageant dans une démarche critique d'émancipation, le chercheur désigne un adversaire, un ennemi sur lequel baser sa contestation. Néanmoins, cette désignation peut amener le chercheur à prendre des risques personnels, vis-à-vis de sa carrière, en affirmant certaines idées pouvant contrevenir à certaines opinions traditionnelles (Jäger et Maier, 2016). Le problème réside en effet dans la définition d'un adversaire proposé par le discours émancipateur : cette identification est-elle idéologique ? Nous rejoignons en cela la pensée de Butler sur la pensée critique et la structuration des valeurs :

« De surcroît, la tâche première de la critique ne sera pas d'évaluer si ses objets — conditions sociales, pratiques, formes de savoir, pouvoir et discours — sont bons ou mauvais, fortement valorisés ou dépréciés, mais de souligner le cadre précis de l'évaluation elle-même. Quelle est la relation du savoir au pouvoir qui fait que nos certitudes épistémologiques s'avèrent être le support d'une façon de structurer le monde qui fait obstacle à d'autres possibilités de structuration ? Bien sûr, nous avons besoin de certitudes épistémologiques afin de pouvoir déclarer indubitablement que le monde existe et devrait être agencé d'une certaine manière. Jusqu'à quel point cependant cette certitude est-elle orchestrée par des formes de savoir destinées précisément à empêcher la possibilité de penser autrement ? » (Butler, 2005, p. 80)

Reprenant ses termes, le discours critique en lui-même est structuré par des certitudes épistémologiques (le capitalisme comme ennemi commun, les formes de domination légitimes à défendre), qui font obstacles à d'autres possibilités de structuration (par exemple, le spécisme, ou l'anthropocentrisme comme adversaire), jugées moins légitimes et donc, plus risquées pour la carrière du chercheur ancré en CMS.

Cette problématique nous invite donc à questionner les formes de savoir qui limitent les discours critiques, et mèneraient à cette hiérarchisation des luttes sociales. Pour cela, nous nous reposons sur la pensée issue des *Animal Studies*, afin de pointer la structuration anthropocentrée de la critique en CMS, et d'illustrer cette hiérarchisation. Comme évoqué précédemment, l'introduction à cette pensée nous permet de poursuivre des objectifs de d'objectivation et réparation au sein des CMS, en montrant comment les études animales peuvent constituer un champ légitime à partir duquel penser l'alternativité, bien qu'elles en soient absentes.

3. INTRODUCTION AUX *ANIMAL STUDIES* : INTEGRER LES NON-HUMAINS A L'ANALYSE CRITIQUE

En effet, comme évoqué précédemment, le critère de responsabilité des organisations alternatives est la plupart du temps défini vis-à-vis des êtres humains et de leur environnement, négligeant ainsi la plupart du temps la prise en compte des intérêts non-humains dans les logiques organisationnelles. Dans le champ des CMS, on peut ainsi déplorer l'absence d'intérêt académique vis-à-vis de ces derniers, à la fois dans la compréhension des différentes formes d'oppression à l'œuvre dans les organisations modernes et dans l'exploration d'imaginaires alternatifs à leurs propos¹.

Pourtant, de nombreuses recherches ont pointé la nécessité d'intégrer les non-humains dans nos considérations, et de nombreuses organisations politiques adressent ces questions dans leurs discours, pointant le spécisme comme référentiel face auquel définir leur alternativité. L'anthropocentrisme dominant et l'exclusivité humaine sont en effet aujourd'hui peu à peu remis en cause et de nombreux courants de pensée ont appelé à une appréhension, et problématisation de la place des animaux non-humains dans les organisations humaines.

Cette pensée critique évoluant autour de la théorisation de l'animal n'est pas nouvelle, et pourrait être retracée jusqu'à l'Antiquité (Drombowski, 1984). Néanmoins, bien que des contre-discours aient existé, la philosophie occidentale a posé un obstacle au questionnement de nos pratiques envers les animaux, en instaurant une stricte ontologie de la distinction humain/animal (Calarco, 2015). Ce n'est qu'à partir des années 1970 qu'a pu être observée une résurgence de tels discours, via l'institutionnalisation de l'éthique animale en philosophie (1), puis, depuis les années 1990, le développement du champ interdisciplinaire des études animales (2).

3.1. ETHIQUE ANIMALE ET PROBLEMATISATION DES PRATIQUES ORGANISATIONNELLES VIS-A-VIS DES ANIMAUX NON-HUMAINS

L'éthique animale est une discipline établie dans le monde académique anglo-saxon depuis les années 1970, et peut être considérée comme l'étude de la responsabilité morale de l'être humain envers les animaux. Elle est aujourd'hui un champ de l'éthique appliquée, elle-même discipline de la philosophie morale : les philosophes y appliquent des questionnements philosophiques

¹ Notons néanmoins en exception les travaux de Labatut et al. (2016) et de Blondet (2021), qui ont justement tenté d'intégrer la question animale dans le champ des études sur les organisations.

issus de la métaéthique ou de l'éthique normative afin d'étudier nos pratiques envers les animaux.

Cette discipline est traversée par de nombreuses approches, mais une notion fondamentale se démarque et vient les transcender : le *spécisme*, terme qui fait consensus au sein de la discipline. Premièrement défini par Ryder (1998) afin de décrire les discriminations existantes entre les différentes espèces, il réfère « à l'attitude qui permet aux intérêts d'une espèce animale de dépasser les intérêts d'autres espèces » (Dombrowski, 1984, p.9). À l'inverse, l'antisécisme est une posture qui considère que l'appartenance à une certaine espèce n'est pas un critère de considération morale. Au contraire, elle vient contester la hiérarchisation socialement construite des espèces qui légitime l'exploitation de certaines d'entre elles.

Néanmoins, au-delà de cette unité, le champ a été dominé par un débat entre deux positions dominantes. Chaque position mène à différentes conceptions normatives de ce qui est moralement juste. La première perspective, dite utilitariste et inspirée de la pensée de Bentham (1789), a été l'une des approches la plus influente afin d'aborder les problématiques de l'éthique animale. Le philosophe Peter Singer en a été l'un des meilleurs partisans. Autour de son principe d'égalité de considération des intérêts, Singer suggère que la souffrance de n'importe quel être vivant devrait être également considérée (Singer, 2009), car suffisante pour accorder un statut moral. Les animaux et les humains ne sont néanmoins pas traités comme étant égaux et cette considération morale n'implique ainsi pas que les animaux auront des droits qui leurs seront accordés (Cavaliere et Singer, 1993). Contrairement à la perspective utilitariste, la théorie des droits soutient bien souvent une posture dite abolitionniste (Vilmer, 2008). Ce positionnement ne se concentre pas uniquement sur la souffrance animale et son évaluation, mais sur l'exploitation de l'animal. Le philosophe Regan (1983a, 1983b, 1989) s'est établi comme l'une des figures majeures de l'alternative déontologique à l'utilitarisme de Singer. Notamment, il repose son travail sur le concept kantien de valeur intrinsèque : étant « sujet-d'une-vie », tout être vivant à une valeur intrinsèque, que chacun doit respecter au regard de droits fondamentaux. Cette valeur intrinsèque implique un impératif catégorique : celui de ne pouvoir être considéré comme un moyen en vue d'une fin. Cette perspective étend ainsi le principe kantien de la théorie de la moralité à tous les animaux non-humains.

Ces deux perspectives étendent ainsi toutes les deux un principe d'égalité de considération, donnant le même poids moral aux intérêts de tous les animaux (Degrazia, 1999). Elles permettent d'intégrer ces intérêts dans l'étude des principes de responsabilité des organisations. Néanmoins, des perspectives plus critiques et interdisciplinaires, caractérisées par des positions

dites post- ou antihumanistes (Calarco, 2011) se sont développées, et se rassemblent autour du champ des « *Human-Animal Studies* ». Parmi elles, certaines mobilisent les philosophies écoféministes ou se regroupent autour des « *Critical Animal Studies* ». Elles viennent dépasser l'approche purement éthique développée par les perspectives ci-dessus, et offrent une compréhension systémique, politique et idéologique de l'exploitation animale. Elles permettent de penser les différentes logiques d'oppression comme interconnectées, et invitent ainsi à repenser le référentiel par lequel juger de l'alternativité.

3.2. COMPREHENSIONS POST-HUMANISTES DE LA PLACE DE L'ANIMAL NON-HUMAIN : UNE APPROCHE INTERSECTIONNELLE

Les « *Human-animal studies* » (HAS), et plus spécifiquement des « *Critical Animal Studies* » (CAS) sont des champs multi- et interdisciplinaires, qui poursuivent les travaux de Singer et Regan, tout en visant à l'intégration des relations entre humains et non-humains dans toutes les disciplines scientifiques. En plein développement depuis les années 1990, impulsés par la création de revues telles que « *Society & Animals* » et par des chercheurs qui choisissent de placer l'animal au centre de leurs recherches, ces champs repensent le lien entre recherche académique et animaux non-humains. En effet, bien que les recherches sur l'animal et ses relations avec les sociétés humaines aient déjà occupé une place relativement importante en anthropologie, ces nouveaux travaux développent de nouvelles perspectives sur l'animal, en considérant ce dernier non plus comme un simple objet ou un sujet qui aurait été anthropisé, mais bien comme un acteur d'un nouvel ordre, ayant une subjectivité propre.

Ces travaux questionnent la place des animaux dans les organisations humaines, comment ces derniers sont imaginés et représentés, et la manière dont nous interagissons avec eux (Marvin et McHugh, 2014). La plupart du temps, ils mobilisent une pensée posthumaniste et poststructuraliste, en cela qu'ils viennent dépasser les hypothèses traditionnelles à propos de la frontière humains/animaux. Plus spécifiquement, le champ des « CAS » est caractérisé par son objectif de mettre fin à un ensemble de formes d'exploitation, d'oppression et de domination des animaux non-humains. Contrairement aux HAS, l'objectif est donc non seulement académique, mais aussi politique. Plutôt que de simplement décrire les relations interspèces, l'objectif est de développer des études animales normatives et critiques, en alliant recherche académique et volontés de justice. En cela, les CAS viennent rejoindre notamment les champs des *gender studies* ou des *postcolonial studies*. Michalon (2017), par exemple, étudie cette « montée en *Studies* » des études animales comme un processus de subjectivation progressive des animaux non-humains, aux enjeux ontologiques forts. Elle se caractérise par le passage

d'une posture anthropocentrée, à une posture zoocentrée puis zoocentrique. A partir de là, cette « montée en *Studies* » peut être caractérisée par la succession de plusieurs étapes (Michalon, p. 343) :

- Une étape *d'objectivation* : « nos objets sont des objets scientifiquement légitimes »
- Une étape *réparatrice* : « nos objets ont été oubliés, négligés, occultés, il faut les rapatrier dans la description de la réalité »
- Une étape *critique* : « il faut désigner qui a participé de l'occultation de nos objets »
- Une étape *perspectiviste* : « il faut se placer du point de vue de nos objets »
- Une étape *subjectiviste* : « nos objets ne sont pas des objets, ce sont des sujets »

En cette dernière étape, les chercheurs mettent notamment en avant une analyse intersectionnelle, et cherchent à montrer comment l'exploitation matérielle et symbolique des animaux intersecte avec, et aide à maintenir les catégorisations dominantes liées au genre, à la « race » et à la classe sociale (voir par exemple Plumwood, 1993 ; Merchant, 2003). Inversement, les identités et pratiques dominantes liées au genre, à la « race » et à la classe permettent de maintenir l'exploitation animale. L'objectif n'est pas de considérer le spécisme comme socle à partir duquel penser les autres formes d'oppression, mais bien de les considérer toutes au même niveau, se renforçant entre elles. Les CAS cherchent donc à dépasser les hypothèses humanistes de la théorie intersectionnelle moderne en intégrant les animaux et l'animalité dans le champ. Elles reconnaissent également le rôle de l'économie politique, du capitalisme dans la structuration des relations Humains/Animaux (Nocella et al, 2015 ; White et Curdworth, 2014, White, 2015). On retrouve ainsi notamment dans cette approche des traces de la pensée anarchiste antihiérarchique et anti-anthropocentriste (voir notamment Elisée Reclus, 1901 ; Kropotkine, 1902). Les CAS mettent alors en avant la nécessité de porter l'analyse sur les institutions et pratiques sociales qui constituent, reproduisent et réarticulent ces relations de pouvoir.

L'objectif est, par exemple, d'étudier la diversité des réalités qui existent derrière le terme « animal ». Pour Derrida (2006), notamment, la création du mot « animal » aurait permis de tracer une ligne de séparation stricte entre l'humain et l'animal, excluant ce dernier de la pensée philosophique. En développant le concept « d'animots », il vise à montrer comment le langage reproduit des présupposés éthiques et philosophiques et cherche à dépasser le concept homogénéisant d'animal : « il faut envisager qu'il y ait des « vivants » dont la pluralité ne se laisse pas rassembler dans la seule figure de l'animalité simplement opposée à l'humanité » (Derrida, 2006, p. 73). Cette diversité se retrouve dans des classifications politiques basées

selon l'usage de l'animal au sein de diverses organisations : animaux de compagnies, animaux d'élevage, animaux de laboratoire, animaux de travail, animaux liminaires ou animaux sauvages (nuisibles, ordinaires ou protégés) : l'objectif est notamment de déconstruire ces termes et montrer l'incidence de ces représentations en termes de pouvoir.

Ainsi, ce champ de littérature pourrait être légitimement intégré au sein des *Critical Management Studies*, les animaux non-humains faisant part d'un nombre important de réalités organisationnelles. Il pourrait permettre de repenser le champ d'application des organisations alternatives, en impliquant les non-humains dans la définition d'un critère de responsabilité. Néanmoins, leur quasi-absence dans la littérature académique en sciences de gestion pourrait être expliqué par la structure discursive qui les invisibilise en philosophie occidentale. Pour expliquer cette absence et la hiérarchisation des différentes formes de responsabilité, nous mobilisons la pensée écoféministe afin de questionner et déconstruire ces hiérarchies au sein du management et des études critiques. En nous appuyant sur la pensée écoféministe de Val Plumwood (1993) nous montrerons que la pensée critique reste structurée par un carnophallogocentrisme (Derrida, 1989) dominant, offrant aux causes considérées comme rationnelles, occidentales et masculines une place prépondérante, et, aux chercheurs qui s'en emparent, une position de légitimité.

Cette hiérarchisation aurait également des impacts au sein même du champ des « *studies* », au niveau des approches et perspectives théoriques mobilisées pour s'adresser à certaines problématiques. Par exemple, sur les questions animales, l'empathie féministe envers la souffrance animale (Donovan, 2006), articulée autour d'une éthique du *care* (Adams et Donovan, 1995) a rapidement été dénigrée au profit de pensées jugées plus « respectables », promues par Singer et Regan, qui se sont distancées des questions d'empathie et de *care* au profit d'approche plus rationalisées (Gaard, 1993). Par exemple, dans la préface de son ouvrage « *The Case for Animal Rights* » de 1983 ; Regan écrivait : « puisque tous ceux qui travaillent sur les questions animales (...) sont familiers avec l'accusation d'être « irrationnels », « sentimentaux », « émotionnels », ou pire ; nous ne pouvons que réfuter ces accusations qu'en faisant l'effort concerté ne de pas céder à nos émotions ou étaler nos sentiments. Et cela exige un engagement soutenu en faveur d'une recherche rationnelle » (p.7).

4. APPORTS DE LA PENSÉE ECOFÉMINISTE : POUR UNE CRITIQUE POST-HUMANISTE

Les recherches étudiant les processus de hiérarchisation de la connaissance s'appuient la plupart du temps sur un regard poststructuraliste, et poursuivent l'idée d'une interrelation entre pouvoir

et savoir (Foucault, 1975). En cela, ils considèrent la connaissance comme étant socialement construite, contextuelle, singulière et localisée (Baxter, 2016) et pouvant dès lors être envisagée comme un discours autoritaire de vérité (Aronowitz, 1988), régulant ce qui peut ou non être pensé, et comment il peut l'être, instituant un « régime de vérité » particulier. A partir de là, la volonté d'inscrire le savoir dans une vérité ahistorique, universelle et objective pourrait être perçue comme l'expression d'un pouvoir coercitif, et entraînerait une hiérarchisation des connaissances (Baxter, 2016). Cette hiérarchisation n'échappe pas au champ des CMS, et entraînerait des conséquences sur l'organisation d'un savoir critique.

Ici, nous nous reposons sur la pensée écoféministe de Plumwood (1993), afin de montrer le caractère *carnophallogocentrique* de la production de connaissance actuelle, notamment en CMS. Pour Plumwood, la connaissance occidentale serait organisée selon des dichotomies non naturelles, établies et normativisées au travers du discours. Elle serait construite de manière à s'assurer qu'un pôle constitutif de cette binarité soit privilégié par rapport à l'autre : masculinité/féminité ; rationalité/émotions, science/art. Par un processus de dualisme, Plumwood montre que certains termes comme celui d'émotion, d'animal, ou de femme, sont infériorisés et viennent mettre en valeur le terme par lequel ils sont mis en dualisme. Ce processus aurait ainsi un impact sur la construction de la connaissance et de la moralité, en dénigrant notamment les problématiques liées à un caractère trop émotionnel, féminin, et, en cela, notamment relatives à la « Nature » et/ou aux non-humains, et mettant en valeur des sujets anthropocentrés et androcentrés, construits comme « rationnels ». A partir de là, la notion d'objectivité serait perçue comme une vision idéalisée du processus de recherche, situé dans un humanisme libéral, rationalisé et masculinisé (Smith, 1987 ; Stanley et Wise, 1993).

4.1. VAL PLUMWOOD (1993) ET LA STRUCTURE DU DUALISME

L'écoféminisme est un mouvement intégrant à la fois des travaux académiques et activistes, qui insiste sur les liens entre la domination des femmes et la destruction de la nature, et offre une analyse politique et compréhensive de notre relation avec la Nature et les non-humains. Les différences entre perspectives écoféministes sont vastes (Merchant, 1992), et nous nous engageons ici plus spécifiquement avec le travail de Val Plumwood (1993). Philosophe australienne, celle-ci a développé un « féminisme écologique critique » et offert une analyse critique des dualismes modernes. Sa pensée mobilise une analyse multidimensionnelle de l'oppression, et place le rationalisme occidental au cœur de ces logiques, offrant la possibilité de penser la hiérarchisation des connaissances et le développement d'une forme de justice épistémique.

Plumwood montre que le concept de dualisme est central dans la compréhension d'un nœud d'oppressions, et que ce dernier vient organiser la connaissance occidentale. Pour cette dernière, le dualisme est le processus par lequel '*contrasting concepts (for example, masculine and feminine gender identities) are formed by domination and subordination and constructed as oppositional and exclusive*' (p. 31). Il fonctionne comme un mécanisme profond de légitimation, et permet d'aborder le monde social conceptuellement. En effet, dans chaque relation de binarité, un terme est nécessairement infériorisé. Cette classification, ordre et logique binaire seraient ainsi à la base de nos manières de penser le monde occidental. Sont considérés comme étant supérieurs, la raison, la culture, le masculin, l'esprit, et ces concepts sont reliés pour former un corps de valeurs et de pratiques jugées supérieures (voir Tableau 1). A l'inverse, la Nature, la féminité, les émotions, le corps, le non-humain, le primitif, vont être reliés pour former un ensemble de valeurs considérées comme inférieures.

Ces dualismes seraient constitués selon cinq caractéristiques :

- « *Backgrounding* » : la mise au second plan d'un des deux termes tout en reniant la dépendance entre les deux. Le terme infériorisé est considéré comme non essentiel.
- « *Exclusion radicale* » des termes : une « hyperséparation » ou la volonté première de séparer ontologiquement la signification des mots afin qu'ils finissent par s'exclure mutuellement. Les deux termes sont polarisés afin de maximiser la distance les séparant.
- « *Incorporation* » : la relation entre les deux termes devient inégale et le terme inférieur ne peut exister ni être défini sans le premier, par exclusion. Par exemple, la nature est perçue comme un pur produit du social, et ne peut exister sans la culture. La culture devient l'entité dominante au sein du dualisme, étant la seule qui puisse venir définir voire contrôler le naturel.
- « *Instrumentalisation* » : l'un des deux termes étant positionné au second plan, sa principale vocation devient ainsi de mettre en valeur le premier. La dépréciation de la nature et de tout ce qui s'y relie vient ici glorifier la notion de culture.
- « *Homogénéisation* » : le particularisme inhérent à ce que désignait alors chaque terme est effacé. Ici, la nature signifie alors tout ce qui est hors de la culture, sans distinction ni nuance.

Tableau 1. Structure du dualisme

Supériorité	Infériorité
--------------------	--------------------

Raison		Nature
Culture		Nature
Masculin		Féminin
Esprit		Corps
Rationalité	1. <i>Backgrounding</i>	Animalité
Raison	2. <i>Exclusion Radicale</i>	Emotion
Universel	3. <i>Incorporation</i>	Particulier
Humain	4. <i>Instrumentalisation</i>	Non-Humain
Civilisé	5. <i>Homogénéisation</i>	Primitif
Production		Reproduction
Public		Privé
Sujet		Objet
Soi		Autre

Les identités des individus seraient ainsi construites selon ce processus et, seraient en position de dominantes celles reliées à la position du « Maître » ('the master model of the self'). Seraient dominants le masculin, le raisonnable, le culturel. Le féminin est construit comme dépourvu de rationalité, de supériorité, au même titre que la nature et les non-humains. Les dominations intrahumaines seraient, en cela, reliées à celle de la Nature et des animaux non-humains. Ce raisonnement politique aurait des implications en termes d'injustices épistémiques, par la centralité du concept de rationalité dans la constitution du discours scientifique.

4.2. RATIONALITE ET « MODELE DU MAITRE » : QUESTIONNER LE LOGOCENTRISME DANS LA PRODUCTION DE SAVOIR

Parmi ces dualismes, celui opposant « Raison » et « Nature » semble en effet central. La raison est construite en opposition à tout ce qui est associé à la nature, au corps et aux émotions, ayant de fortes conséquences d'un point de vue épistémique. Pour Plumwood, la raison ne serait pas un aspect neutre de la cognition humaine, mais plutôt un instrument par lequel les hommes

auraient réussi à faire taire les voix des femmes, la valeur des non-humains et de l'écosystème en général. La rationalité moderne constituerait ainsi le cœur caché des systèmes idéologies occidentaux. Dès lors, *“the key exclusions and denials of dependency for dominant conceptions of reason in western culture include not only the feminine and nature, but all those human orders treated as nature and subject to denied dependency. Thus, it is the identity of the master (rather than a masculine identity pure and simple) defined by these multiple exclusions which lies at the heart of western culture”* (Plumwood, 1993, p.42). Cette identité du “maître” limite ainsi les considérations morales vis-à-vis de ceux qui ne seraient pas considérés comme des agents moraux rationnels.

Cette suprématie de la raison délimite dès lors les domaines d'intelligibilité et a des influences sur le développement de toute morale, concepts et sentiments éthiques. Les émotions, la nature, les non-humains, les soi-disants « primitifs » et les femmes seraient ainsi exclues du « raisonnable », entraînant des injustices épistémiques. La construction de certaines causes, comme celles liées aux non-humains, comme irrationnelles et émotives, participeraient alors à leur exclusion du champ de l'éthique et viendrait participer à leur hiérarchisation. La connaissance occidentale serait ainsi organisée selon des dichotomies non naturelles mais établies et normativisées au travers du discours. Cette connaissance serait alors construite de manière à s'assurer qu'un pôle constitutif de cette binarité soit privilégié par rapport à l'autre : masculinité/féminité, rationalité/émotions, science/art. La raison aurait alors constitué la matière de la connaissance occidentale, entraînant un dénigrement de la nature, des femmes, du corps, du non-civilisé, des émotions, de l'animalité ou encore du privé comme des sphères non-rationnelles par lesquelles organiser une possible pensée. Plus qu'une simple hiérarchisation des oppressions, l'exclusion de la catégorie de la raison permet de fournir le lien qui puisse exister entre les différentes catégories de domination.

5. DISCUSSION ET CONCLUSION

Intégrer l'intersectionnalité dans l'appréhension de l'alternatif et étendre le principe de responsabilité

Ce travail montre ainsi la nécessité de penser le champ des CMS comme un espace où la critique serait discursivement située, impliquant une hiérarchisation des problématiques. En cela, nous poursuivons les travaux qui démontrent d'une structuration genrée de la recherche en management, et qui repose sur l'idée que la rationalité ne serait pas un concept neutre, mais un concept reproduisant une vision masculinisée de la production de connaissance (Putnam et Mumby, 1993 ; Ross-Smith et Kornberger, 2004). Ici, nous avons appliqué cette problématique

au champ critique et à sa normativité, tout en étendant la question du genre aux moyens d'une approche post-humaniste.

Nous avons souhaité montrer que la priorité donnée à la raison dans la production de connaissance occidentale mènerait à une décrédibilisation de luttes sociales et de causes jugées trop féminines ou émotionnelles, ou d'approches théoriques et perspectives considérées comme irrationnelles vis-à-vis d'enjeux environnementaux ou sociaux actuels (ex. écologie profonde). La connaissance développée en CMS serait ainsi structurée par un discours carnophallogocentrique (Derrida, 1989), privilégiant le logos, la masculinité et l'humanité dans la production scientifique. Le pouvoir et la légitimité à formuler une pensée critique seraient dès lors incarnés par une figure masculine et dite rationnelle.

Ce travail appelle ainsi à une prise en compte intersectionnelle des formes de domination, et d'examiner un ensemble de « nœud d'oppressions » à partir duquel penser l'alternativité et la responsabilité de nouvelles formes organisationnelle. En effet, contrairement à la pensée féministe qui considérerait le patriarcat comme la forme prototypique de toutes les autres formes d'oppression (Adams et Donovan, 1995), Plumwood démontre comment chaque forme d'oppression, agissant sur les humains et non-humains, constitue ensemble un nœud et vient se renforcer l'une et l'autre. Aucun schème oppressif n'a la priorité, car ils se constituent réciproquement. Nous montrons ainsi l'intérêt d'intégrer l'exploitation symbolique et matérielle des animaux non humains dans la compréhension des formes de domination intersectionnelles. A ce titre, de nouvelles définitions des organisations alternatives pourraient émerger.

Développer des approches critiques par le « care »

Pour dépasser les processus de dualisme exploré dans ce travail, la solution, selon Plumwood, se trouverait notamment dans la construction d'une véritable éthique du 'care', par la redéfinition de l'opposition raison/émotions dans le développement de propositions éthiques.

L'éthique du *care*, développée notamment dans les études féministes, accorde en effet un rôle primordial aux émotions dans la construction d'un sens de la justice et de la moralité, en venant dépasser l'importance excessive portée au *logos* (voir Adams et Donovan, 1996 ; Griffin, 1978 ; Merchant, 1980, 2003 ; Bordo, 1993 ; Tuana, 1993). Ces théories cherchent ainsi à « restaurer et faire entrer les réponses émotionnelles dans le débat philosophique et les faire valider en tant que mode de connaissance authentique » (Donovan, 2017, p.123).

De telles approches pourraient ainsi être développées dans la construction d'une connaissance critique, et pourraient notamment être informées par la mobilisation de méthodes autoethnographiques. Ces méthodes permettraient au chercheur d'engager une certaine réflexivité vis-à-vis des modes de pensée qui structurent son engagement.

Le travail autoethnographique pourrait également être intéressant dans le dévoilement des relations de pouvoir ici décrites au sein des CMS, et l'impact que ces dernières peuvent avoir sur la carrière du chercheur. Il pourrait ainsi développer la manière dont l'injustice épistémique et vécue par ce dernier, et apporter des éléments empiriques à sa compréhension et résolution.

Limites et Futures Voies de Recherche

En guise de conclusion, certaines limites à ce travail peuvent être pointées, notamment dans la considération de la critique comme étant discursivement située, et sur la contingence des jugements éthiques. En effet, considérant cela, quelles possibilités d'action politique ou de justice sociale une fois que l'idée d'universalité ou de rationalité est évincée ?

Ces limites sont également posées par Sommerer (2005), qui questionne : « *n'est-il pas paradoxal de faire de la contingence le fondement des luttes politiques, qui pour exister, pour se développer et pour l'emporter doivent s'appuyer sur la certitude et donc la nécessité ? Comment accepter l'idée que les acteurs politiques puissent défendre des projets dont ils mesurent constamment le caractère arbitraire et contextuel ?* » (p.206). Ces questionnements s'appliquent également au chercheur engagé dans une démarche critique, qui impliquent toujours nécessairement la mise en place d'une certaine normativité. Comment peut-il assumer ses convictions et valeurs ? A quel point ces dernières doivent-elles influencer la démarche de recherche ? A ce titre, la mise en place d'une approche de réflexivité semble cruciale.

Références

Adams, C.J., & Donovan, J. (1996). *Beyond Animal Rights: A feminist caring ethic for the treatment of Animals*, New York, Columbia.

Alvesson, M. (2020). Critical performativity in practice: the chronicle as a vehicle for achieving social impact, *European Journal of Work and Organizational Psychology*, 2(9).

Alvesson, M., & Spicer, A. (2012). Critical leadership studies: The case for critical performativity. *Human Relations*, 65(3), 367–390.

- Aronowitz, S. (1988). *Science as Power: Discourse and Ideology in Modern Society*. University of Minnesota Press.
- Bailey, C. (2005). On the Backs of Animals: The Valorization of Reason in Contemporary Animal Ethics, *Ethics & the Environment*, 10, 1-17.
- Banerjee, S. B., & Arjaliès, D.-L. (2021). Celebrating the End of Enlightenment: Organization Theory in the Age of the Anthropocene and Gaia (and why neither is the solution to our ecological crisis). *Organization Theory*, 2(4).
- Baxter, J. (2016), Positioning language and identity: Poststructuralist perspectives, in, Preece S. (ed), *The Routledge Handbook of Language and identity*, Routledge, New York
- Bell, E., Meriläinen, S., Taylor, S. & Tienari, J. (2016). An ethic of care within Critical Management Studies? In Prasad, A., Prasad, P., Mills, A.J., & Mills, J.M. (Eds.) *The Routledge Companion to Critical Management Studies* (pp. 56-69). Routledge, New York.
- Bentham, J. (1968). *Principles of moral and legislation*, New York, Prometheus Books.
- Bordo, S. (1993). *Unbearable Weight: Feminism, Western Culture and the Body*, Berkeley, University of California Press
- Burgart-Goutal, J. (2016). Déconstruire le « carnophallogocentrisme » : l'écoféminisme comme critique de la rationalité occidentale, *PaenEx*, 1, 22-48.
- Butler, J. (2005). Qu'est-ce que la critique ? Essai sur la vertu selon Foucault, In Granjon, M.-C (Ed), *Penser avec Foucault, Théorie critique et pratiques politiques*, Editions Karthala.
- Calarco, M. (2011). Identity, Difference, Indistinction, *CR, The New Centennial Review*, 11(3), 41-60
- Calarco, M. (2015). *Identity, Difference, Indistinction. Thinking Through Animals*, Stanford, Stanford University Press.
- Degrazia, D. (1999). Animal ethics around the turn of the twenty-first century, *Journal of Agricultural and Environmental Ethics*, 11, 111-129.

- Derrida, J. (1989). « Il faut bien manger » ou le calcul du sujet, *Cahiers Confrontation*, 20, 91-114.
- Derrida, J. (1995). Archive Fever : A Freudian Impression, *Diacritics*, 25(2), 9–63.
- Derrida, J. (2006). *L'animal que donc je suis*, Paris, Galilée.
- Dombrowski, D.A. (1984). *Vegetarianism, The Philosophy Behind the Ethical Diet*, Wellingborough, Thorsons Publishers Limited.
- Donovan, J. (2006). Feminism and the Treatment of Animals: From Care to Dialogue, *Signs*, 31(2), 305-329.
- Donovan, J. (2017). Feminism and The Treatment of Animals: From Care to Dialogue, In Armstrong, S & Botzler, R. (Eds.) *The Animal Ethics Reader*, New York, London, Routledge.
- Dorion, L. (2017). Construire une organisation alternative. *Revue française de gestion*, 264(3), 143-160.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et Punir, Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
- Fournier, V., & Grey, C. (2000) ‘At the critical moment: Conditions and prospects for critical management studies’, *Human Relations* 53, 7–32.
- Garrow, E.E. & Hansenfeld, Y. (2014). Social Enterprises as an Embodiment of a Neoliberal Welfare Logic, *American Behavioral Scientist*, 58(11), 1475-1493.
- Gibson-Graham, J. K. (2006) *Postcapitalist Politics*. Minneapolis, MN: University of Minnesota Press.
- Griffin, S. (1978). *Woman and Nature: The Roaring Inside Her*, San Francisco, Sierra Club Books.
- Grint, K (2005) Problems, problems, problems: The social construction of ‘leadership’. *Human Relations*, 58(11), 1467–1494.
- Herzog, B. (2016). Discourse analysis as immanent critique: Possibilities and limits of normative critique in empirical discourse studies, *Discourse and Society*, 27(3).

- Huault, I., Perret, V. & Spicer, A. (2014). Beyond macro- and micro- emancipation: Rethinking emancipation in organization studies, *Organization*, 21(1), 22–49.
- Jäger, S. et Maier, F. (2016). Analysing discourses and dispositives: a Foucauldian approach to theory and methodology”, in Wodak, R. et Meyer, M., *Methods of Critical Discourse Studies*, 3rd edition, SAGE.
- Kropotkin, P., (1988) [1902]. *Mutual Aid: A Factor of Evolution*, London, Freedom Press.
- Labatut, J., Munro, I. & Desmond, J. (2016). Animals and organizations. *Organization*, 23(3), 315-329.
- Laclau, E. (1996). *Emancipation(s)*, London, Verso.
- Leca, B, Gond, J.P. & Barin-Cruz, L. (2014). Building critical performativity engines for deprived communities, The construction of popular cooperative incubators in Brazil. *Organization*, 21(4), 683-712.
- MacKillop, E. (2018). Leadership in organisational change: A post-structuralist research agenda. *Organization*, 25(2), 205–222.
- Marvin, G. & McHugh, S. (2014). *Routledge Handbook of Human-Animal Studies*. Routledge, New-York.
- Merchant, C. (2003). *Reinventing Eden: The Fate of Nature in Western Culture*, Routledge, London.
- Michalon, J. (2017). Les Animal Studies peuvent-elles nous aider à penser l'émergence des épistémès réparatrices ? *Revue d'anthropologie des connaissances*, 11(3), 321-349.
- Mouffe, C. (2013). *Agonistics : Thinking the world politically*. Broché.
- Nocella, A.J., White, R.J. et Cudworth, E. (2015). *Anarchism and Animal Liberation, Essays on Complementary Elements of Total Liberation*, McFarland & Company, Jefferson.
- Parker, M., Cheney, G., Fournier, V. and C. Land. (2014). *The Routledge Companion to Alternative Organization*, Routledge, New York.

- Parker, S., and M. Parker. (2017). Antagonism, Accommodation and Agonism in Critical Management Studies: Alternative Organizations as Allies. *Human Relations*, 70(11), 1366–1387.
- Plumwood, V. (1993). *Feminism and The Mastery of Nature*, Routledge, London.
- Prasad, A., Prasad, P., Mills, A.J. and J.H. Mills (2016), *The Routledge Companion to Critical Management Studies*, New York, Routledge.
- Putnam, L., & Mumby, D. (1993) Organizations, emotions and the myth of rationality. In Fineman, S. (ed.) *Emotion in Organizations*, pp. 36–57. London: Sage.
- Reclus, E. (2013) [1901]. 'On Vegetarianism' in J Clark and C Martin (ed) *Anarchy, Geography, Modernity: Selected Writings of Elisée Reclus*, PM Press: Oakland.
- Reedy, P., King, D. & Coupland, C. (2016). Organizing for individuation: alternative organizing, politics and new identities, *Organization Studies*, 37(11), 1553-1573.
- Regan, T. (1983a). *The case for animal rights*, Berkeley/Los Angeles: University of California Press.
- Regan, T. (1983b). *Empty cages: Facing the challenge of animal rights*. Lanham: Rowman & Littlefield.
- Regan, T. (1989). *The philosophy of animal rights*, Cultures and Animals Foundation.
- Ross-Smith, A. & Kornberger, M. (2004), Gendered Rationality? A Genealogical Exploration of the Philosophical and Sociological Conceptions of Rationality, Masculinity and Organization. *Gender, Work & Organization*, 11, 280-305.
- Sedgwick, E. K. (2003) *Touching, Feeling: Affect, Pedagogy, Performativity*. Durham: Duke University Press.
- Singer, P. [1975] (2009). *Animal liberation* (4th edition), New York/ London: Harper Collins.
- Spicer, A., Alvesson, M. et Kärreman, D. (2009). Critical performativity: The unfinished business of critical management studies, *Human Relations*, 62(4), 537–560.
- Stanley, L. et Wise, S. (1993). *Breaking out again*, London: Routledge.

- Taylor, N. et Twine, R. (2014). *The Rise of Critical Animal Studies*, London: Routledge.
- Tuana, N. (1993). *The Less Noble Sex: Scientific, Religious and Philosophical Conceptions of Woman's Nature*, Bloomington: Indiana University Press.
- Vilmer, J.J (2008). *Ethique Animale*, Paris : PUF.
- White, R. (2015). Animal geographies, anarchist praxis and critical animal studies. In: Gillespie, K. and Collard, R-C., (eds.) *Critical animal geographies: politics, intersections, and hierarchies in a multispecies world*, Routledge Human-Animal Studies Series, London, Routledge. New York, 19-35.
- White, R. et Cudworth E. (2014). 'A Challenge to Systems of Domination: From Corporations to Capitalism', dans A. Nocella, J Sorenson, K Socha & A Matsuika (ed) *Critical Animal Studies Reader: An Introduction to an Intersectional Social Justice Approach to Animal Liberation*, Peter Lang Publishing Group, New York.
- Zanoni, P., Contu, A., Healy, S. & Raza, M. (2017). Post-capitalistic politics in the making: the imaginary and praxis of alternative economies. *Organization*, 24(5), 575-588.